

Un marchand ambulant

Une personne âgée sur le bord de la route fait du stop. C'est l'homme qui jusqu'à il y a quelques dizaines d'années, quand on ne pouvait encore atteindre les hauts hameaux des villages en auto, courbé sous un gros ballot, montait à *Scala* et à *Ravello* pour vendre du linge de maison en maison.

J'arrête ma voiture pour le faire monter et quand il descend à *Atrani*, je lui demande s'il veut me faire le récit de sa vie. Il accepte tout de suite et il me donne un rendez-vous chez lui, où il y a sa femme infirme sur un fauteuil roulant.

Métiers d'autrefois

Il s'appelle Luigi Buonocore, mais tout le monde le connaît comme Luigi *o' pannazzaro*, le marchand ambulant de tissus. Il est né à Amalfi en 1923.

Son père, Salvatore, mais on l'appelait Vincenzo, était coiffeur de son état. Originaire de Conca dei Marini, pendant un certain temps il avait cherché fortune en France, à Marseille, mais il était revenu en Italie pour ne pas vivre loin de sa famille.

Sa mère, Luisa Amendola, était de Pogerola, un village d'Amalfi, et était elle aussi une marchande ambulante. On l'avait enregistrée à l'état civil avec le nom de Luisa, mais on l'appelait Celeste. Une pratique très répandue autrefois, celle des deux prénoms, dans les villages d'Amalfi qui sont cinq : Lone, Pastena, Pogerola e Tovere.

Après le mariage, Vincenzo et Celeste s'étaient fixés à Vettica, près de Conca, et le matin pour gagner leur vie ils allaient ensemble à Agerola. Ils montaient environ deux mille marches. Le mari aidait ainsi sa femme à porter les marchandises et en même temps il exerçait son métier de coiffeur à domicile.

Ils rendaient tous les deux un service à la communauté puisqu'ils arrivaient jusqu'aux maisons les plus isolées, où il y avait souvent des vieillards qui vivaient pratiquement en reclus. Et les femmes qui, en plus du soin de la maison devaient s'occuper des animaux, n'avaient ni temps ni argent pour aller faire des courses.

Les paysans établissaient des relations de confiance avec les marchands ambulants qui passaient régulièrement, ils pouvaient troquer les œufs ou la 'ricotta', un fromage blanc à base de lait de brebis caillé. Les produits de la montagne étaient ainsi vendus sur la côte.

« Ma mère – raconte Luigi – portait à Agerola toutes sortes de choses : du linge, du savon, des citrons ; pendant la guerre même des vêtements usagés, jusqu'aux flasques vides. Elle savait se débrouiller. Elle achetait et vendait. Puis, quand on n'a plus voulu de vêtements usagés, elle a vendu des vêtements neufs. Elle vendait de tout ... même des chocolats. Elle a toujours travaillé, jusqu'à 86 ans. Sa mère, ma grand-mère maternelle, est morte à 94 ans : à cet âge elle lisait encore sans lunettes et enseignait le catéchisme aux enfants à Pogerola. Elle s'appelait Lucia Corsaro. Mon grand-père maternel, Luigi Amendola, était glacier ambulant : il vendait les glaces lors des fêtes patronales. Mon grand-père paternel était 'tarallaro' à Conca ». « Alors il était boulanger » – dis-je. « Non » – précise-t-il – « il ne faisait que les 'taralli' (une sorte de biscottes) ». D'ailleurs à l'époque dans les zones rurales le pain on le faisait à la maison.

« Nous sommes venus à Atrani – continue Luigi – quand j'avais dix ans. Nous avons changé de maison quatre fois ; puis mes parents s'en sont allés à Amalfi, à S. Giuseppe. Moi, au contraire, je suis resté à Atrani, mais j'allais manger à Amalfi. J'étais fiancé et je me suis marié, avec Rita Frasca. Ça fait 59 ans de mariage. Nous avons cinq enfants : deux filles et trois garçons, dont un couple de jumeaux. Et huit petits-enfants ».

Le chiffonnier

Luigi a été chiffonnier aussi : il ramassait les chiffons et le papier, qu'il vendait à la fabrique de papier de Marmorata, localité près d'Atrani qui fait partie de la commune de Ravello. Les chiffons et le papier étaient les matières premières avec lesquelles on faisait le papier à la main, le fameux papier d'Amalfi. Il ramassait aussi la ferraille, les vieux fers hors d'usage. « Je descendais de Scala

les lits de cuivre sur mes épaules » - se souvient-il. Autrefois on ne jetait rien, on utilisait tout : la récolte différenciée et le recyclage étaient faits par nécessité, à cause de la misère.

Notre marchand ambulant, en échange des chiffons, donnait des assiettes, des verres et des poteries, qu'il portait en général sur les épaules. Pendant un certain temps Luigi s'est servi d'un drôle de charrette rudimentaire. Il avait construit un petit bateau pour le mettre à flot, mais il n'avait pas bien mis la poix, qui dans l'eau liquéfiait. « On entrait blanc et l'on sortait noir ». Il songea, donc, d'y mettre des roues "à billes" et d'y charger les assiettes et les verres. « À Amalfi on retirait les petites charrettes à tout le monde, parce qu'elles étaient bruyantes et qu'elles dérangaient. C'était le cantonnier qui les retirait et il les portait au vétérinaire, "un fasciste". Le soir j'allais chez lui, il me donnait un sou et la charrette aussi : Il voyait qu'elle était belle, que je m'en servais pour le travail et non pour le plaisir ». À vrai dire, avec elle il s'amusait aussi : « Elle était grande, j'y chargeais cinq ou six personnes et je descendais à toute vitesse le long de la route ».

La guerre

Luigi n'avait pas encore vingt ans quand il a été appelé sous les drapeaux : le 9 janvier 1943. « Juste vers la fin de la guerre » ? - lui dis-je. « Non » - me répond-il. « La guerre est finie en 1945 ». Et c'est comme ça. La guerre n'était finie que pour nous de l'Italie du Sud avec l'armistice du 8 septembre '43 ! Et surtout pour nous de la Côte d'Amalfi avec le débarquement, la nuit même, des anglo-américains sur les plages du golfe de Salerne, y compris celle de Maiori !

Voilà le récit de son aventure militaire : « Le 9 janvier '43 je suis allé à Tarente, le port militaire où les marins du Sud connaissaient leur destination, et on m'a embarqué sur le croiseur Duca degli Abruzzi. J'y suis resté six mois et treize jours. Il y avait le capitaine Laudano, de Vettica lui aussi et Cavaliere, le mari de la sage-femme de Ravello, militaire de carrière, qui était cuisinier. Moi, j'étais canonnier, mais j'aimais mieux donner un coup de main à la cuisine. Le commandant voulait m'envoyer à la sainte-barbe. C'était trop dangereux. Je ne voulais pas y aller. Alors il m'a dit : "Descends ! autrement je t'y jette". Je demandais à ceux qui étaient embarqués depuis quelque temps comment je pouvais me faire débarquer, mais ils me disaient qu'il n'y avait rien à faire. J'ai commencé alors à lancer avec force les projectiles à 50 kilos, la charge était de 30 kilos. Le chef se fâchait. "Tu nous fais sauter tous en l'air" ! Un jour il m'a appelé : "Buonocore, demain matin à huit heures tu débarques". Nous étions à Tarente. Là on m'a donné une grosse enveloppe sur laquelle était écrit Venezia, mais tout petit Egeo. De Venise on m'a envoyé, par train, à Stampalia, une île près des côtes de la Turquie ».

Stampalia était l'une des 'Iles italiennes de l'Égée', le Dodécanèse, faisant partie des Sporades du Sud. Avec une population en majorité grecque, elles avaient été occupées par les troupes italiennes en 1912, au cours de la guerre italo-turque et attribuées en 1924 à l'Italie par le deuxième traité de Lausanne. Attaquée et conquises par les Allemands après le 8 septembre 1943, elles furent occupées par les Anglais en octobre 1944. Le traité de paix les attribua à la Grèce qui en entra en possession le 31 mars 1947.

« Moi, aux montagnes de Stampalia, j'avais donné les mêmes noms qu'ici : L'Avvocata, Scala, Ravello... Il y avait là un marin d'Atrani, Ventura Proto, et comme nous étions du même lieu d'origine, nous montions la garde ensemble, à deux et non à un : deux heures sur quatre, jour et nuit.

La captivité

Quelques jours après le 8 septembre les Allemands nous ont faits prisonniers.

Nous avons fait un voyage de 24 jours en wagons à bestiaux. En Roumanie il y avait un homme qui voulait nous donner un panier de pain. On ne le lui a pas permis. Nous sommes restés des jours entiers sans manger. Les prisonniers tiraillés par la faim criaient : "Tuez-nous" ! Mon poids de 60 kilos descendit à 38 kilos. On nous a d'abord amenés en Pologne, à Dantzig, *'a chiù bella città*, la ville la plus belle. Là, je fus blessé au cours d'un bombardement. Je ne m'en étais même pas aperçu. L'éclat fit un tunnel : il entra d'ici et sortit de là. Heureusement ! - dit Luigi en montrant sa cuisse. A un napolitain il resta dedans, la blessure se gangrena et il mourut. Je suis

resté 36 jours à l'hôpital. Quand je suis sorti, je me suis procuré du pain et je l'ai apporté à ceux qui étaient hospitalisés ; je les ai secourus. A Dantzig j'ai perdu ma correspondance, parce que nos cellules ont été inondées. Je l'avais mise dans le masque à gaz ».

Il revient plusieurs fois sur cette perte ; il en a souffert. Les lettres et les photos sont des liens très forts avec ses propres chers. Lire et relire les lettres, regarder et regarder les photos les fait sentir plus proches. La superstition aussi s'y mêle. Les perdre c'est un mauvais signe.

« Les Allemands nous ont déplacés d'abord à Brème, puis à Retchitsa.

« pour bien manger je mettais l'uniforme allemand. Je courais là où je voyais la fumée. Certes, je risquais. Quand je rentrai en Italie, je pesais 80 kilos. »

«De retour de la captivité en Allemagne j'ai dû faire encore six mois de service militaire ; je les ai faits à Tarente et à Naples ».

Dans l'après guerre le Duca degli Abruzzi vint à Amalfi. Luigi monta encore une fois à bord de son navire, tout fier de le faire visiter à sa femme et à sa sœur. Il le parcourut de fond en comble, malgré tout avec un peu de nostalgie de sa jeunesse.

Amalfi, Avril 2007
Récit recueilli par Rita Di Lieto